

LE BARBIER DE MONROC.

Il y a cela une dizaine d'années. On était en décembre : ciel nuageux, troué de rares éclaircies, avec un vent soutenu qui menait grand bruit dans les chênaies.

J'allais dîner en ville chez maître Le Bitonzé, qui faisait alors valoir la ferme du Haut Putois, de l'autre côté de la lande de N. hou.

Le dîner était pour six heures. Il pouvait en être quatre. Du reste, il n'y avait pas à en douter : elle sonnèrent au clocher des Perques comme je sortais des taillis de la Belle Garde pour m'engager dans le chemin de travers qui conduit à Monroc.

Parti après déjeuner, sur la pointe de midi, je marchais bon pas. Chemin faisant, l'idée me vint de me faire raser, idée toute naturelle. Ma barbe me faisait mal. On sait que le sexe barbu s'entend que le froide mord les barbes courtes. La ruzienne avait huit jours. Et puis, je ne dinai pas seul à la ferme du Haut-Putois ; il y aurait du monde à table, et rasé de frais, je serais plus présentable.

A l'entrée du village, la première maison, à main droite, se trouvait être une auberge reconnaissable à son bouchon de tous que le veut tourmentait et d'où s'élevait une poussière de givre. On parlait haut à l'intérieur. J'entraî, et m'étant fait servir un verre de rhum, je demandai à l'aubergiste s'il y avait un barbier à Monroc.

—Parbleu ! oui, s'empressa de me répondre au vieux paysan qui, un genou dans l'âtre, mettait le feu à sa pipe avec un tison. Il y a Bridevent, qui a rasé tout le camp de Nehou pendant la guerre et qui fait encore une barbe à l'occasion. S'il est chez lui—mais il doit y être, car en passant devant l'église j'ai rencontré Ronflot, son chien courant,—il vous fera l'opération en un rien de temps, et proprement.

—Et ce Bridevent, fit un deuxième villageois qui remuait sa tasse de café au bout de la table et, tout de neuf habillé des pieds à la tête, semblait de passage dans la commune ; ce Bridevent a donc envie de laisser sa peau à Montréal ? Vite, beau temps que je le croyais déguerpi. Le camp levé, il devait retourner planter ses choux dans son pays. N'est-il pas du côté de Pirou ?

—Il le dit, toujours ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne s'éloigne pas plus de sa cambuse qu'un lapin de son terrier.

—Et de quoi vit-il ? Quand il braconnerait un lièvre par-ci par-là et vous expédierait une barbe de temps en temps, il n'y a pas là de quoi pendre la marmitte tous les midis. Car, autrement, il ne fait rien de ses mains ; jamais on ne l'a vu travailler—si ce n'est à reprendre ses voilettes, fabriquer des pièges et monter ses sauterelles.

—Bridevent est un finaud, maître. Le Hodey. Il a fait de bonnes affaires avec les mobiles et, tout à la douce, il a du metre de l'argent de côté. Il ne faisait pas seulement que de leur raser le poil ; il tenait une cantine, comme vous savez, et ce qu'il leur a versé de cafés et de petits verres !

***Satisfait du renseignement, je me levai de table et je priai seulement l'aubergiste de m'indiquer le domicile de Bridevent.

—Ah ! dame, il faut que vous retourniez sur vos pas, me dit-il : jusqu'à la deuxième cache à gauche. Sa maison est au bout. Du reste, il n'y a pas à vous tromper : elle est toute seule dans la lande.

En arrivant dans la lande de Nehou, à la sortie du chemin creux et défoncé que je venais de parcourir, je trouvai la maison du barbier un peu sur la droite ; à une bonne portée de fusil dans l'intérieur. Il n'y avait pas, en effet, à s'y tromper ; elle était bien toute seule dans la lande, dressant le triangle rougeâtre de son pignon d'argile au milieu de ces espaces découverts. Je pris le sentier bordé de bruyères qui paraissait y conduire et, quand j'en fus éloigné que de quelques pas, la porte s'ouvrit brusquement et une forme humaine parut dans l'embrasure.

pu, ramassé, avec de longs bras et des jambes courtes prodigieusement arquées. La tête, qui avait été jeté sur l'épaule droite, était énorme, casquée de cheveux rudes, tondus près ; pas de cou, presque pas de front. Ajoutez à cela un masque écrasé, une bouche lippue, de travers, et deux gros yeux charbonnés qui luisaient sourdement, vous aurez peut-être une idée de ce singulier Figaro.

***Mon premier mouvement, en l'apercevant fut de rebrousser chemin ou, du moins, de passer outre mais ayant examiné plus attentivement le personnage, je vis qu'il était proprement vêtu, en somme, en honnête paysan, et, ravalant ma surprise, ce fut presque gaiement que je lui dis, en l'abordant :

—Eh bien ! l'ami, à l'heure qu'il est et par le temps qu'il fait, les pratiques doivent être rares chez vous ? On ne doit pas y faire queue ? Y verrez vous seulement à me raser avant que la nuit soit tout à fait venue ?

—Entrez toujours, monsieur me dit-il simplement, on tâchera de faire de son mieux.

Il se rangea pour me laisser passer, me tendit une chaise, et je m'assis près de la cheminée. Un intérieur des plus modestes, mais où tout était propre et à sa place ; un lit haute monté ; un "vaisselier" garni d'assiettes peintes au milieu desquelles brillait un plat à barbe en cuivre rouge ; une horloge, une armoire, une table qui était aussi un pétrin, un miroir ; des images garnissaient les murs vigoureusement enfumés.

La huche était au plafond, suspendue au milieu de morceaux de lard, de graines et de plantes sèches : dans les coins, des engins de chasse et de pêche. Deux fusils allongeaient leurs doubles canons sur les champignons de bois de la cheminée.

Un petit air de feu, ça s'en dure bien par ce froid-là, pas vrai, monsieur ? En attendant que votre eau soit chaude. Ça ne va pas être long.

Et, comme il s'était baissé pour ouvrir une bournée d'ajoncs dont il jeta un bon tiers dans l'âtre, je fus surpris de la largeur de sa carrure et de la grosseur démesurée de ses mains. A n'en pas douter, cet être bizarre était d'une force extraordinaire. Il se redressa, passa dans une pièce à côté dont il ferma prudemment la porte sur lui, et quand il revint, au bout de quelques instants, je crus entendre comme un bruit de pas qui s'éloignait.

Chauffez-vous donc, monsieur, me répéta-t-il encore, pendant qu'il plaçait devant moi un petit vase de grès rempli d'eau : ne craignez pas de brûler les mes fagots ; le bois n'est pas cher dans le pays ; on n'a que la peine de le ramasser.

Puis, ouvrant un placard, il en tira une paire de rasoirs qu'il se mit à repasser consciencieusement.

De fameux rasoirs, monsieur ; celui-ci surtout, un rasoir anglais qui, bien affilé, serait capable de vous couper le cou sans saigner !

A cette plaisanterie que j'avais entendu dire maintes fois, qui me parut prendre dans la bouche du personnage comme un tour singulier, il eut un sort de ricanement qui me fit soudain réfléchir.

Tout en tisonnant et en relevant le bout de mon bâton les brindilles enflammées qui croulaient dans l'âtre en pétillant, la conversation des paysans, tout à l'heure à l'auberge, me revint à la mémoire.

Et, en y songeant, elle n'était rien moins que rassurante, cette conversation ! Ce Bridevent, en somme, n'était pas du pays ; on ne savait même trop au juste d'où il était. En dehors de son métier de barbier, métier assurément peu lucratif exercé dans un pareil milieu, on ne lui connaissait aucun gain-pain avouable.

Et puis, ses allures me semblaient suspectes. Qu'était-il allé faire dans ce cabinet, et pourquoi en avait-il refermé la porte sur lui ? Et ces pas que j'avais entendus ? Quelqu'un était-il là, dont il avait jugé prudent de se débarrasser.

Toutes sortes de vieux contes, de vieilles histoires de gens qui avaient disparu sans qu'on

l'eux, commis, le soir, dans des maisons isolées, au bord des landes, au coins des bois, me virent à l'esprit, et je commençai à trouver qu'il serait au moins imprudent d'aller au-devant d'un mauvais coup possible, en attendant moi-même la gorge à l'arme du meurtrier.

Partir de ce moment, je surveillai mon homme à la dérobée, sans perdre un de ces mouvements. Il allait et venait à travers la salle, toujours repassant ses fameux rasoirs, s'arrêtant par instants comme pour frotter, et chaque fois qu'il arrivait à la porte restée entrouverte, je remarquais qu'il ne manquait jamais de jeter, à droit et à gauche, un rapide coup d'œil sur la lande.

***Bientôt ses allées et venues devinrent plus fréquentes, plus frénétiques ; son visage trahissait une impatience marquée ; il paraissait inquiet, indécis ; hésitait-il ?

Le jour baissait rapidement. La salle n'était plus guère éclairée que par la flamme dansante du foyer. Depuis longtemps, le petit pot de grès s'écoufflait à bonilli dans les cendres ; il était vide à moitié. Evidemment, le drôle voulait gagner le temps, attendre que la nuit fut tout à fait tombée pour être plus sûr de son coup.

A un moment donné il posa brusquement son rasoir au bout de la table, décrocha le plat à barbe du "vaisselier", l'examina de retourna, le rinça plusieurs fois, et, comme il était sorti pour jeter l'eau devant la porte, quand il rentra, il me trouva debout, décidé à brusquer l'aventure.

Toute réflexion faite, lui dis-je en le regardant bien en face, je ne me ferai pas raser ce soir ! Il est tard, je suis attendu, je reviendrai demain matin. Voilà cinquante centimes pour ma barbe ; je paye d'avance.

Mais, sans m'écouter, je crois qu'il était un peu sourd, il avait de nouveau couru à la porte dressant l'oreille.

On attendait au loin des aboiements qui se rapprochaient. Tout à coup, un chien trapu bondit entre ses jambes. "A bas ! Quoi ! ?" Puis, un enfant les cheveux en broussailles, entra à son tour tout essoufflé. Il tenait quelque chose à la main, enveloppé dans du papier.

Donne vite ! s'écria Bridevent. Depuis le temps que monsieur attend ! Mais donne donc !

C'était un morceau de savon. Je me rassais. Tout était prêt : Bridevent me fit la barbe, et je dois à la vérité le dire que si j'eus peur ce soir-là, jamais je ne fus mieux rasé.

LE MOINE.

Dans le principal hôtel d'une bourgade de l'arrondissement de Mortain,—dont nous tairons le nom et pour cause,—par une triste soirée de décembre se présentait un moine de l'ordre des franciscains.

Brisé de fatigue par vingt-cinq jours de prédication à Fougerolles-les-Plessis, dans la Mayenne, ou le poids de la mission avait particulièrement posé sur ses épaules, le Révérend aspirait à un repos bien mérité.

Au dehors, la bise sigre et dure louettait le visage, et l'aspect d'un bon feu de bois, qui flambait clair dans la cheminée, parut lui causer une véritable satisfaction.

A l'hôtesses, accourue respectueusement et souriante au-devant du voyageur, le père demanda une chambre.

—De suite, mon Révérend, répondit-elle avec son plus gracieux sourire ; mais chauffez-vous un peu avant de monter vous coucher.

Ce soir, le vent du Nord soufflait en rafales et il fait un froid terrible, ajouta-t-elle en lui avançant une chaise près du foyer.

—Je vous suis reconnaissant, madame, et ce n'est pas de refus, répliqua le moine en s'asseyant.

Se tournant vers la servante, grosse dondon originaire de Notre-Dame-de-Touchet, aux yeux bleus ébahis et à la figure un peu naïve, arrivée le matin même de la campagne, la maîtresse d'hôtel lui dit :

—Marie, vous prendrez les bagages de monsieur et le conduirez, quand il le désirera, au

ciscain, la dame passa dans l'appartement à côté.

Un quart d'heure plus tard, après une courte prière, le Père se mettait au lit avec l'espoir d'une reconfortante nuit de sommeil.

A l'instant, l'omnibus amenait du chemin de fer trois voyageurs. Mourants de faim, les deux premiers s'engouffrèrent dans la salle à manger et le troisième, un habitué de la maison, s'approchant du foyer et présentant avec une joie manifeste ses deux mains ouvertes à la flamme :

—Quel abominable temps ! ah ! la saison s'annonce rigoureuse pour les pauvres gens... Vous seriez bien aimable, madame, de me donner, comme chaque hiver, mon fidèle compagnon de lit.

—Rien de plus facile, monsieur. Toujours votre chambre ordinaire ?

—Oui, madame.

—Marie, ordonna l'hôtesses à la domestique, vous porterez moi-même au numéro 8.

Deux minutes après, le franciscain entendait frapper à sa porte :

—Que voulez-vous ? demandait-il à travers la cloison.

—Il faut vous lever de suite monsieur.

—Pourquoi ?

—Pour aller au numéro 8, vous n'êtes pas dans votre chambre.

Assez contrarié de quitter par cette frodure un lit déjà chaud, offrant cependant cette modification au Seigneur, le révérend empoigna ses nombreux bagages et, guidé par la bonne, entra au numéro 8.

Dans la salle à manger, le beau Gaudissart, l'ambassadeur de commerce, nourri de la nourriture de Muger et de la Vie de Bohème.

—Brrr... vraie température à faire éclore des ours blancs... brrr... j'ai les pieds gelés... Pourriez-vous, madame, me donner un moine pour cette nuit s'il vous plaît ?

—Certainement monsieur.

Et entre-bâillant la porte de la cuisine, la maîtresse cria :

—Marie, portez moi au numéro 9.

Grimpant prestement l'escalier, la domestique heurta de nouveau à la chambre du franciscain.

—Je vous demande pardon, mon père, de vous déranger de votre chambre, mais votre place est au numéro 9.

—Voilà qui est en vérité contrariant, dit à part lui le Révérend, ennuyé de déloger une seconde fois par cette nuit glaciale. Cet hôtel n'est vraiment pas bien tenu, et si je reviens en mission dans la contrée, certes je n'y redescendra plus.

Puis, avec une sorte de résignation et sans souffler mot devant la bonne, il gagne le numéro 9.

En fin gourmet, après avoir en connaissance sifflé son café, le dernier voyageur s'adressant à la maîtresse d'hôtel :

—Je vous ai entendu, madame commander un moine pour mon voisin de table ; vous seriez-il possible également de m'en procurer un ?

—Rien de plus facile, monsieur.

Et se tournant vers la bonne qui venait d'entrer.

—Marie... Portez moi au numéro 10.

Un peu surpris, néanmoins docile à l'ordre, la jeune campagnarde reprit le chemin de la chambre du frère.

Un coup sec à la porte restant sans réponse, elle frappa plus fort et cette fois, une voix trahissant visiblement le sommeil interrompu demanda :

—Qui est là ?

—C'est encore moi, monsieur.

—Que désirez-vous ?

—Vous aider à changer de chambre, car il vous faut passer au numéro 10.

—Oh ! mais non, par exemple et en voilà assez, s'écria à bout de patience le Révérend.

Et, empruntant le mot célèbre de Mac-Mahon sur le marmelon et Malakof, il ajouta :

—Pour le coup j'y suis, j'y reste.

—Je vous en conjure, mon Père, ne me refusez pas, gémissait dans le corridor la servante, il y va de ma place, car, si vous vous obstinez madame va sûrement me flanquer à la porte.

Devant le silence persistant

apercevant la directrice au coin du feu :

—Cette fois-ci, madame, il ne veut pas déguerpir... Comme je ne suis pas assez forte pour le porter moi seule, car il pèse pour le moins 160 livres, je vais prier Auguste, le garçon d'écurie, de me donner un coup de main... oh ! à nous deux, nous en viendrons bien à bout et, de gré ou de force, nous le transporterons au numéro 10.

—Que me chantez-vous là, ma fille ? demanda-t-elle à la maîtresse d'hôtel.

En ce moment dans le rayon lumineux de la lampe, apparut la tête intelligente du père Protais. Ne comprenant rien à ces changements successifs de chambre, ne voulant pas d'un autre côté endosser la responsabilité du renvoi de la domestique, il était descendu pour savoir à quoi s'en tenir.

Devant la promptie explication de cet imbroglio, un bon sourire éclaira sa lèvre et l'hôtesses à son tour partit d'un franc éclat de rire.

Prenant une des petites bouillottes en étain destinées à échauffer le lit et la montrant à Marie :

—Tenez, grosse bête de Notre-Dame-de-Touchet, le voici le moine en question... On ne s'en sert donc pas dans votre commune ?

—Non, madame, dit-elle toute effarée et aujourd'hui, pour la première fois, j'en vois un.

—Regardez-le bien et, à l'avenir ne commettez plus pareille erreur, ou sinon... la porte.

Mais le moine s'interposant :

—Madame... madame... montrez-vous étonnée... Semme toute, moi seul ai pâti de son ignorance et vous me voyez les mains pleines d'indulgence.

—Oui si vous lui donnez l'absolution, mon Révérend, je n'ai plus qu'à m'incliner.

Et présentant toutes ces excuses au Père, la maîtresse tint à le conduire elle-même jusqu'au seuil de sa chambre, où il put enfin dormir d'un sommeil tranquille et cette fois non interrompu.

HENRI DATIN.

MAITRE JEAN

Maître Jean était mon cousin germain, blond, rose, frais, avec une barbe et de délicieuses petites dents, onques ne vit-on clerc de notaire plus appétissant.

Maître Jean, cependant, avait un défaut ; l'abus qu'il faisait des adverbes ; il émaillait ses discours de "conséquemment", "indubitablement", "isolément", "nécessairement".

Les premières fois, cela me donnait des fous rires que j'étouffais, derrière ma broderie, puis je finis par trouver ces formules vagues, car... j'aimais mon cousin.

Que celle qui n'a jamais eu dix-huit ans me jette la première pierre.

Comme il dinait à la maison deux fois par semaine, je pensais que les yeux bleus et la mine rougissante de sa petite cousin lui semblaient fort attractifs. La soirée me paraissait délicieuse ; maître Jean prenait son violon ; quoique notaire, il était musicien à ses heures—et nous jouions tant bien que mal des sonates de Mozart ou de Beethoven. Je me sentais dans le ciel ; les jeunes mains blanches de mon partenaire caressaient l'instrument avec des mouvements harmonieux, son regard me semblait inspiré, bref, je le trouvais beau... ..

A dix heures, montre en main, maître Jean s'arrêtait sans pitié pour la phrase musicale interrompait, et guidé comme le parfait notaire, il s'inclinait devant moi avec cette phrase invariable :

"Indubitablement, je trouverais préférable de prolonger cette soirée, mais j'ai des actes à copier isolément aussi je vous quitte en vous remerciant incommensurablement."

Cette idylle notariée durait de puis tantôt trois mois lorsque mon cousin se chargea de orogner les ailes de mon rêve du même coup de canif tranchant qu'il donnait aux plumes d'oie avec lesquelles il grossissait des heures et des heures... ..

Selon sa coutume, maître Jean avait dévoré le dîner avec

baubissais qu'un jeune homme d'apparence poétique put réellement consommer une aile de poulet et cinq ou six épaisses tranches de roast-beef.

La lampe à grand abat-jour rose répandait sa lumière rosée sur nous tous, si bien que mes idées étaient imprégnées de ce rose qui flottait dans l'air.

Papa tournait ses pouces, maman tricotait, moi, assise à l'écart, je contempiais mon cousin avec l'admiration d'une petite paysanne en face de son idole, lui, renversé dans un fauteuil, l'œil mi-clos, nous exposait ses rêves d'avenir, et les chiffres pleuvaient dru comme grêle.

Enfin, conclut-il je désire acheter une charge de notaire—ergo—je veux me marier.

La-dessus, voilà mon étourdi de cœur qui se met à battre... à battre... et le rouge me monte à la figure, tandis que je fais de m'apolliquer bien fort sur ma broderie.

Ma chère tante, continua maître Jean, je suis venu vous employer.

Clock... clock... clock... fait mon cœur, si haute que c'est miracle que nul ne l'entende.

Si vous connaissez une dot de quatre cent mille francs avec des espérances raisonnables, ce serait évidemment mon affaire ; peut-être parmi les amis de Martha se trouverait-il quelque jeune fille... .. Je pensais à cette demoiselle rousse qui louche un peu ?

Ah, il était bien mort, mon pauvre joli rêve !

Maître Jean cherchait une dot, et moi je n'étais qu'une jeune fille très naïve et un peu romanesque.

D'abord, je pleurais mes chères illusions... puis je songeais que les larmes gâtaient le visage.

Quand je revis maître Jean, il m'apparut dans toute sa correcte nudité, et je ne le trouvais pas du tout joli... ..

D'ailleurs je fis bientôt la connaissance du plus charmant lieutenant : "Que l'artillerie ait porté jusque-là dans ses flammes."

Il m'aima tout de suite sans s'inquiéter de ma fortune, car pour lui le mariage était une affaire de sentiment.

Nous sommes un ménage vieux de tantôt trois ans, et si le petit dieu semble perdu à bien des gens, c'est peut-être parce qu'il reste prisonnier dans notre gentil logis... ..

Maître Jean a trouvé une dot... deux dots... trois dots, mais les dots ne valent pas d'un maître Jean sans étude et les études ne sont pas pour les clercs sans dot.

Comment sortir de là ?

Ma foi, je n'en sais rien... et si vous connaissez une solution, vous serez fort aimables de l'indiquer à maître Jean.

RENE TREMADEUR.

de la 1re page

parente de l'Empereur. Ce dernier mourut.

Peu de jours après sa mort, le 14 novembre, arriva la fête de l'Impératrice, veuve. C'était la première fois qu'elle passait cette journée seule. Jusqu'à ce jour le Czar avait en l'habitude de placer, l'occasion de la fête de sa femme, un bouquet dans le boudoir où elle avait l'habitude de se tenir le matin. Il le déposait toujours sur son bureau, et les fleurs renfermaient invariablement quelque cadeau riche et rare, minutieusement choisi depuis des mois.

L'Impératrice douairière avait érité, depuis la mort du Czar d'entrer dans cette pièce, et ne s'était plus assise à cette table, où elle se serait rappelé des souvenirs trop pénibles.

Mais le matin du 14 novembre, jour de son mariage, le czar Nicholas 11 pria sa mère d'y aller pour lui faire plaisir.

La première chose qui frappa ses yeux, ce fut le bouquet à sa place habituelle.

Dans les fleurs se trouvait un écrian scellé, au cachet de l'empereur Alexandre III. Le bracelet s'y trouvait !

L'empereur l'avait acheté le jour même que l'Impératrice l'avait admiré, et sur son lit de mort il avait donné des instructions pour qu'il parvint à l'Impératrice le jour de sa fête, dans les conditions habituelles, priant son fils d'être près d'elle et de lui prodiguer ses consolations lorsqu'elle recevrait ce présent posthume d'une main disparue.